

La forêt fantastique et légendaire dans la tradition orale

Nicolas Abry, *ethnologue - Musée dauphinois, Grenoble*

Évoquer la forêt fantastique et légendaire, c'est d'abord se poser la question du type de rencontre que l'on peut faire en forêt. On peut croiser des animaux, des humains (ceux qui y travaillent comme les charbonniers, les bûcherons et les gardes forestiers), mais aussi des êtres fantastiques. Pour illustrer cette diversité, j'ai choisi un ensemble de trois récits qui reprennent un piège forestier bien connu des folkloristes, répertorié sous le motif K1111 : les pattes ou les mains du dupé prises dans la fente de l'arbre¹. Les différents êtres ainsi piégés sont successivement l'ours, la fée et le garde forestier.



TROIS ETRES PRIS PAR LE MEME PIEGE

Le premier récit est un conte classé (le T38 des contes d'animaux) :

LE CONTE : UN RÉCIT DE FICTION

Il était un bûcheron qui allait dans la forêt. Il avait conduit sa mule. Il avait planté un coin dans le bois. L'ours est arrivé en voulant lui prendre sa mule. Alors il lui a dit :

– Ne me mange pas ma mule ; aide-moi, toi qui es si fort. J'ai planté ce coin, mets tes pattes dans la fente, toi qui es si fort !

Aussitôt qu'il a mis ses pattes, ça fait une grande ouverture, et il a retiré le coin. Et ça s'est refermé. Aussitôt, il a pris sa mule, il a attelé et il est parti.

Alors l'ours, voyant ses pattes prises, il poussait des hurlements, tellement que la mule elle allait à toute allure. Et l'ours criait, que tout le monde est accouru².

Le deuxième récit de notre triptyque est ancré dans un registre plus familier puisque l'histoire est cette fois localisée : on fait appel à la toponymie de la Vallée de Gressoney pour situer ce récit légendaire. De plus et contrairement au conte, la légende est un récit auquel on peut croire.

LA LÉGENDE : UN RÉCIT DE CROYANCE

Un jour un homme du vallon de Ruines, traversant ces montagnes, arriva le soir devant la grotte. Il vit une femme inconnue qui fendait du bois. S'adressant à elle il lui dit : « Le travail que vous faites là, bonne femme, est trop rude pour vos bras. Passez-moi votre hache, je vous aiderai. Mais à propos, n'auriez-vous pas des coins pour partager ces souches avec moins de peine ? ». La fée, car c'était elle [la *Teugghia*], voulut lui montrer sa puissance surnaturelle. Elle joignit à plat ses deux mains, comme un coin au-dessus du tronc d'arbre, et dit à l'homme : « Voici le coin que tu demandes. Frappe dessus sans crainte avec la massue ». Après un instant d'hésitation, l'homme se dit qu'après tout on ne trouve pas tous les jours l'occasion de se venger des malins esprits, et qu'il fallait profiter de celle qui se présentait si bien. Il saisit alors la massue et en asséna un coup formidable sur les mains de la fée qui s'enfoncèrent bien avant dans la souche sans laisser paraître aucune blessure. Les mains emprisonnées comme dans un puissant étau la fée attendait un autre coup qui aurait fait éclater le bois, mais l'homme souleva le tronc d'arbre et le fit rouler dans le précipice avec la méchante fée³.

Enfin, le dernier type de récit qui reprend ce piège est davantage du domaine du vécu, avec une source souvent directement personnelle. Les repères de temps et de lieu sont plus accentués.

LE RÉCIT D'EXPÉRIENCE : UN RÉCIT DU VÉCU

« Ah, ben, c'était de la maraude [bois de délit]. C'est mon père qui me racontait ça, que ça s'était passé à Montmin. Le garde est arrivé quand ils étaient en train d'abattre, parce que, autrefois, c'était courant d'aller abattre sur les communaux, c'était pas considéré comme un délit. Alors, ils ont pris le garde, ils ont fendu, sans doute, un morceau pas trop gros quoi, ils ont mis des coins pour ouvrir la fente, ils lui ont mis les mains dedans, puis ils ont retiré les coins. Maintenant, quand on est jeune, on demande pas d'explication pour savoir comment ça s'est terminé ! »

« À Vallorcine, juste après la [Seconde] Guerre, des Italiens avaient fendu une *bout'* [section souvent tordue d'une bille de bois]. Ils ont mis les mains du garde dans la fente, ils ont retiré le coin et ils ont tout envoyé en bas ! »⁴

Ces deux derniers récits font partie du vaste cycle de récits que nous avons pu collecter autour du Mont-Blanc sur les rapports conflictuels entre les bûcherons (professionnels ou paysans) et les représentants de l'administration forestière.

Ces récits, qui m'ont été donnés comme des récits d'expérience, sont peut-être des contes de mensonge comme le sont beaucoup d'histoires de chasse. Mais quoi qu'il en soit, et qu'il s'agisse de l'ours, de la fée ou du garde forestier, notons que le présent témoigne du passé à l'aide de traces durables. Le motif des pattes ou des mains prises dans la fente de l'arbre est en effet un motif qui a pu persister, indépendamment du genre de récit qui lui sert de support.

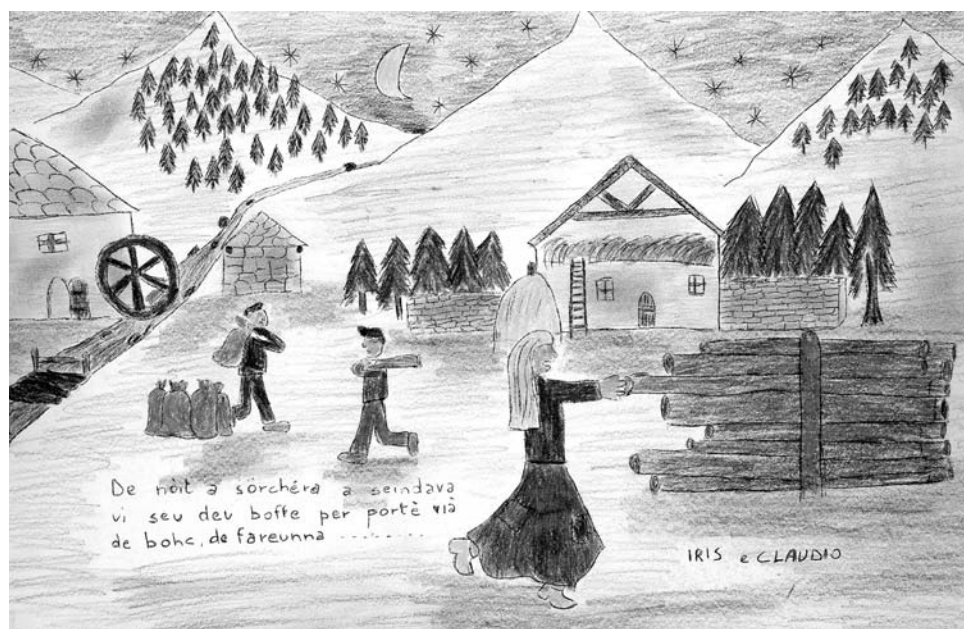
Maintenant que nous savons quels types d'êtres occupent l'espace forestier et comment il est possible de les piéger, poursuivons cette piste amorcée par le tronc d'arbre fendu.

LES ETRES FÉMININS FORESTIERS

En Vallée d'Aoste⁵ comme ailleurs, les représentations associées à l'arbre sont variées. Ces représentations donnent lieu à une riche documentation, qui a été collectée bien au-delà de nos frontières. Ainsi, parmi les récits forestiers du patrimoine narratif de l'humanité, j'ai relevé ce conte estonien :

Un bûcheron ayant cédé aux prières des arbres qu'il s'apprêtait à couper et ayant épargné leur vie se vit remettre une baguette en or par un vieillard habillé d'écorce : le père de la forêt ; dès lors, grâce au pouvoir magique de sa baguette, les fourmis construisirent ses maisons, les abeilles lui apportèrent du miel, les araignées tissèrent ses étoffes, les taupes labourèrent ses terres⁶.

Ce vieillard habillé d'écorce apparaît comme un esprit tutélaire puisqu'en tant que bon père de la forêt, il conditionne son aide au respect de l'arbre. Parmi les êtres qui gouvernent la forêt, on trouve aussi des personnages féminins. Ainsi, toujours au nord de l'Europe « dans les légendes scandinaves, on rencontre la *Skogsnuofa*. Elle s'approche des bûcherons et des charbonniers. Elle se dénude devant eux, danse ou les aide au travail pour gagner leur amour. Le charbonnier s'aperçoit qu'elle a le dos creux, une queue et en conséquence, il la chasse. Elle a le pouvoir d'enchanter et de les égarer dans la forêt. On appelle ce phénomène [se perdre dans le bois] en Suède : *Skogtagning*. »⁷



20^e Concours Cerlogne, École primaire de Perloz

L'aide multiforme et très exhaustive offerte par le père de la forêt via sa baguette magique devient ici plus spécialisée et limitée au travail. Autre nouveauté qui apparaît avec la *Skogsnuofa* : la séduction. Cette figure d'un esprit forestier féminin, associant aide au travail et séduction, semble très répandue puisqu'on la retrouve dans l'aire culturelle du chamanisme sibérien. Ainsi, c'est à la fille de l'esprit de la forêt que les chasseurs s'adressent. Si elle leur apparaît nue et entreprenante, c'est le signe de leur prochain succès à la chasse⁸.

Dans le Valais alémanique, des êtres fantastiques apparentés aux fées sont appelés *Mères du bois* (*Holzmitterlein*). Ces *Mères du bois* portent des cailloux sur la tête et provoquent des éboulements, comme deux rochers l'attestent⁹. Mais pourquoi nommer *Mères du bois* des êtres qui déclenchent des éboulements ? Rappelons que cette association du bois et de la pierre est également relevée dans le Valais francophone avec le proverbe suivant : « Avec le bois et les pierres, il ne faut pas se fâcher. »¹⁰ Ainsi, c'est donc le danger de l'éboulement ou de la coulée et de l'accident forestier qui réunit la pierre et le bois.

Skogsnuofa et fille de l'esprit de la forêt des pays du nord de l'Europe et de la Sibérie, *Teughia* de la Vallée d'Aoste, *Mères du bois* du Valais : les références aux êtres fantastiques féminins patronnant la forêt ne manquent pas. Cette présence féminine très répandue est certaines fois directement rattachée à l'arbre, comme dans ce récit du Dauphiné :

Autrefois, les gens voyageaient à pied, il n'y avait pas de routes. Dans le raccourci qui reliait Pellafol à Corps, à 500 mètres avant d'arriver à Corps, vers le lieu-dit Les Chênaies, il y avait un grand saule creux habité par des fées. Aux gens qui passaient par là et qui ne faisaient pas leurs volontés, elles coupaient la tête avec une plume et la leur replaçaient sens devant derrière. Les gens étaient *détournés*. Ils en mouraient pas, ils marchaient, après... (Pellafol, Isère, 1958)¹¹

Ici, l'arbre est décrit comme le réceptacle des fées à l'image des dryades. Quand la fée et l'arbre ne font plus qu'un, on parle alors d'hamadryade. À l'origine de dryade, on retrouve la racine grec *druas*, *-ados*, dérivé de *drus* « arbre » et en particulier « chêne »¹². Sur ces liens inscrits dans la longue durée entre la fée et l'arbre, on peut rappeler qu'en Suisse, dans les Grisons, les fées sont appelées les *Fänggä*¹³ – prononcer Fèn'kè – et qu'elles trouveraient leur origine de *sylvanica*¹⁴ et donc du latin *silvaticus* pour sauvage, lui-même du latin *silva* pour forêt.

LES ETRES SAUVAGES

Les *êtres sauvages* (fées, hommes ou femmes sauvages) résident dans les lieux sauvages que sont les forêts et les grottes. Ce peuple des bois et des rochers a une histoire qui coïncide avec celle des humains et qui, souvent la précède. C'est ainsi qu'on dit que depuis qu'on sonne les anges, les fées ont disparu¹⁵.

Ces êtres sont aussi caractérisés par des actions, des relations particulières qu'ils entretiennent avec les humains. Ainsi les fées peuvent offrir des cadeaux extraordinaires aux hommes pour les remercier, à condition toutefois qu'ils respectent l'interdit donné par la fée :

Les fées étaient de petites femmes toutes nues et toutes *bourruées* (poilues) qui avaient de très petites mains et qui vivaient dans la forêt de *Pra-Malé* (Pré-Mallet), située au-dessus du Villaret. L'une d'elles étant malade, une femme lui a porté une assiette de soupe dans la forêt. Pour la récompenser, la fée lui a donné un bel épi de blé bien *grené* en lui disant : « Mets cet épi sur ton estomac (poitrine), et attention de pas le perdre ! » Et comme cet épi devait la piquer, elle l'a jeté ; mais un grain de blé est resté accroché sur son estomac et, le soir, en se déshabillant, elle a trouvé une pièce de vingt francs en or à la place. Après, elle regrettait beaucoup d'avoir jeté cet épi. Le lendemain, elle est revenue sur ses pas pour essayer de le retrouver et, ma foi, « elle n'a rien *retourné* trouver (elle n'a rien retrouvé) ». (Villard-Reymond, Isère, 1959)¹⁶

Dans le récit suivant, c'est une autre relation avec les fées qui est relatée et qui apparaît à première vue plus énigmatique :

Une fois, il y avait des bûcherons qui coupaient du bois dans la forêt de Gève, près du *Molin dé fayé* (Moulin des fées), et il est apparu une *faye* qui leur a dit : « Vous direz à Miton-Mitaine qu'elle revienne, que sa mère est morte. » Une fois de retour, les bûcherons se sont mis à raconter, à la veillée, ce qu'ils avaient vu et entendu. Et la bonne de la maison leur a dit : « Je vous rends mon *branda mé davan* ("bouge-moi-devant", tablier) et mon *sauta mé dessus* ("saute-moi-dessus", veste) et je m'en vais. » Elle est partie pour aller à l'enterrement de sa mère et elle n'est plus jamais revenue. (Autrans, Isère, 1961)¹⁷

Ce récit du départ de l'*être sauvage* à l'annonce de la mort d'un de ces pairs reprend un motif¹⁸ qui s'avère être très répandu et qui « [...] est déjà très anciennement attesté dans Plutarque (*De defectu oraculorum*, chap. XVII). Plutarque (de 50 à 125 de notre ère) rapporte une légende selon laquelle, à l'époque d'Auguste (de -63 à 14), à l'occasion d'un voyage par mer de Grèce en Italie, alors que le bateau approchait de l'île de Paxos, on entendit soudain une voix venant de l'île qui hélait le timonier Thamus. Lorsqu'au troisième appel celui-ci répondit, une voix puissante lança : "Quand tu seras à Palodes, fais savoir que le Grand Pan est mort." Epithères raconte qu'ils furent tous effrayés de cet appel. Et comme ils se consultaient pour savoir ce qui était le mieux, de transmettre ce message ou de ne rien dire, Thamus fut d'avis que lorsqu'il y aurait du vent, ils feraient voile, et que là où s'installerait un calme plat, alors il ferait connaître ce qu'il avait entendu. Quand ils furent arrivés à Palodes, et qu'il n'y eut plus un souffle de vent, depuis la poupe il cria vers la terre ce qu'il avait entendu : "Le Grand Pan est mort." Alors un immense concert de soupirs mêlés de surprise s'éleva. »¹⁹

LES ETRES SAUVAGES ET LE LAIT

Rappelons tout d'abord que les *êtres sauvages* sont souvent cités dans des récits étiologiques très divers. Pour exemples : on dit que ce sont les fées qui sont à l'origine de mégalithes, de villages, ou responsables des caractéristiques d'une plante : la ronce. Mais les fées sont aussi à l'origine des techniques de transformation laitière. Ainsi, les fées ont pu apprendre aux hommes la technique du beurre et les techniques des différents fromages (tomme, reblochon, sérac, etc.). Mais les fées gardent le secret d'un autre produit que l'on peut tirer du lait. Ce produit que beaucoup d'entre nous, encore aujourd'hui, ignorent qu'il est contenu dans le lait :

Une fée était apparue dans la cheminée d'un chalet de l'Alpe et elle avait appris à une *montagnère*, qui lui demandait ce qu'on pouvait tirer du lait comment faire le beurre, la tomme et le fromage bleu. La fée disait : « Tu seras beurre. » La *montagnère* questionnait : « Et puis encore ? – Tu seras tomme. – Et puis ? – Tu seras fromage. – Et puis encore ? – Tu seras... – Et encore ?... » La *montagnère* ne lui avait pas laissé finir sa phrase et la fée avait disparu en lui disant : « Tu veux trop en savoir. » Le dernier mot de la fée, *seras*, désigne un fromage que l'on obtient à partir du petit-lait. Si la *montagnère* n'avait pas été aussi curieuse, la fée lui aurait encore appris beaucoup de choses à faire avec le lait et, en particulier, la cire. (Villar-d'Arène, Hautes-Alpes 1959)²⁰

Mais dans la version suivante, le produit n'est plus cette cire qui demeure assez mythique et il apparaît cette fois clairement identifié :

Les fées vivaient dans les bois de sapins du Carrelet. Elles dirent un jour aux habitants de La Bérarde qu'elles allaient faire du fromage et, tout en leur défendant de les suivre, elles leur promirent de leur dévoiler ce secret plus tard. Mais plusieurs jeunes gens les suivi-

Ea....En-a Vielle Conta..

S'eta conta ié viellieu comen lé pèré....

En queu, su fé en-a montagne ié passò en vièl barbu.
Y ché anéto é y llià ensègné y ber-
= dré a travallé lo laré. Llièu ié
= ensègné a faé lo fromadzo, lo beu-
= ro, la fontow-a é lo séa.

Apré to sen qui an apné, y l'an
cò mostrato, é l'omo ié parti en
llieu disen qué llièu dé l'écouète
iareu poussu faé souviti enco la
méenda fé lo tchit.

Ma.... dé sé Szoz y l'an pomé
nu é lé barzé ian jamé su comen
travallé l'écouète é comen faé
llior méenda !!



20^e Concours Cerlogne,
École primaire
de Valtournenche

rent en cachette. Ils les virent traire les chèvres, mettre le lait à cailler avec de la présure (des choses qu'ils ignoraient), puis trier le caillé du petit-lait pour en faire du fromage. Au moment où les fées allaient tirer du sucre du petit-lait, les jeunes gens se sont fait surprendre. Elles leur ont dit : « Vous êtes trop curieux, vous ne saurez plus rien ! » (Saint-Christophe-en-Oisans, Isère, 1962)²¹

Ce sont donc les fées et plus généralement les *êtres sauvages* qui détiennent le dernier secret, celui de la réduction du lait vers le lactose. Soit ce lait concentré sucré que nos contemporains connaissent comme produit de la marque Nestlé ou comme confiture de lait.

Enfin, on ne saurait clore le dossier des techniques laitières transmises à l'homme sans évoquer l'équivalent de ces fées dauphinoises pour la Vallée d'Aoste, à savoir l'*homme sauvage* :

L'*Hommo Sarvadzo* (uomo selvatico) viaggiava tra le montagne e insegnava sempre qualcosa agli uomini, ma questo avveniva solo una volta ogni tanto. La prima volta, l'*Hommo Sarvadzo* è venuto per insegnare come tirare fuori dal latte il burro : allora erano tutti contenti, perché sennò la rimanenza del latte sarebbe stata usata solo per dare da bere ai vitelli... Poi viene un'altra volta e dopo il burro fa uscire fuori il formaggio, allora gli uomini erano tutti entusiasti. Poi viene un'altra volta ancora e oltre al burro e al formaggio fa uscire la ricotta e questi dicono : « Di nuovo un'altra cosa da mangiare ! », si produceva sempre du più. Poi è tornata ancora un'altra volta, che era la quarta, e ha fatto uscire fuori noi diciamo il *seras*, allora tutti contenti di nuovo. Il sarebbe quella specie di formaggio che è l'ultimo della catena, più leggero della ricotta ; nel *seras* non ci sono più niente grassi. Allora, questi uomini erano tutti entusiasti, ma poi si sono messi a ridere, così l'*Hommo Sarvadzo* ha detto : « Ben, voi avete riso, allora io non facio più uscire fuori niente. Da allora questi uomini che avevano riso non l'hannò più visto e dicevano che forse avrebbe persino fatto uscire fuori l'oro, ma avevano riso quindi non avevano più diritto a ciò. »²²

Cette présentation de l'origine mythique du sucre du lait est très répandue dans les Alpes. Or la technique de réduction de cette recuite est connue depuis sa découverte par Bartoletti en 1619. Cette technique a donné lieu à des développements industriels en Suisse, dans l'Emmental, du 18^e au 19^e siècles. Avec 600 kilos de lait, il est possible de produire 60 kilos de fromage, 6 kilos de sérac et 12 kilos de sucre. Alors, lorsqu'on connaît le rayonnement de la main-d'œuvre fromagère, on peut s'étonner qu'au 20^e siècle, les récits recueillis au pied du Cervin ou dans les Vallées vaudoises, ou encore en Dauphiné et en Savoie, présentent encore le sucre tiré de la recuite comme un produit mythique. Comment peut-on expliquer que ces récits de croyance aient pu se maintenir si longtemps ?

Ces récits apparaissent dans les Alpes comme la dernière trace narrative de techniques mises en sommeil. Nous pensons que la fonction de ces narrations se révèle principalement dans la conservation de techniques qui n'ont plus cours en raison de leur rentabilité dépassée, mais qui peuvent être reproduites en cas de

pénurie sévère (comme la guerre. Ainsi lors de la dernière guerre, des habitants de Sixt-Fer-à-Cheval en Haute-Savoie ont « occasionnellement expérimenté la réduction de la recuite »²³). Certes la légende ne retient pas le détail du procédé technique mais la seule finalité, ce qui suffit à maintenir les potentialités d'un produit. Enfin, ultime parade contre l'oubli, le récit de croyance – et l'entrée en scène d'acteurs fantastiques – apparaît comme un conservatoire performant, permettant de restituer cette information sans même avoir besoin d'y croire : « Untel me racontait que... ». On peut ainsi colporter parfaitement un récit de croyance sans avoir besoin d'y adhérer pour assurer sa bonne transmission.

Mais la forêt est aussi peuplée par d'autres êtres fantastiques qui s'avèrent bien plus inquiétants que les fées.

LES SORCIERS ET LES RÉCITS DU SABBAT

Dans ce récit légendaire du Jura, il est encore question d'un être féminin, dont la qualification de sorcière relève de sa capacité à la métamorphose :

Il y avait une dame, une vieille personne qui était seule, alors on lui disait que c'était une *djenâche*, une sorcière.

Un jour, il y avait des bûcherons dans la forêt ; ils avaient fait un feu et la vieille sorcière, la vieille *djenâche*, est venue pour les épier. Elle s'est changée en souris ! Elle tournait autour de ce feu et il y a un bûcheron qui l'a prise et qui l'a foutue dans le feu. Elle s'est sauvée, la souris, et les bûcherons ont dit :

– Le lendemain, on l'a vue, la vieille *djenâche*, elle était toute brûlée !

C'était elle [la souris] ! Il y en a qui disaient qu'elle se changeait en lézard, en crapaud... Moi, je l'ai entendue en souris, c'était une rate en patois, une souris !²⁴

Mais une autre des caractéristiques des sorciers, elle aussi très répandue, c'est de se rendre au sabbat, cette assemblée nocturne. Dans les Hautes-Alpes, à Saint-Véran, on racontait que « les bûcherons qui travaillaient à la Fusine cherchèrent plus d'une fois à surprendre les sorciers, mais dès que ceux-ci les apercevaient ils se sauvaient prestement et leur échappaient. Ils usèrent alors d'un stratagème : un soir, ils enduisirent de poix «les chaises des sorciers» et, le lendemain, ils trouvèrent ceux-ci collés aux chaises. »²⁵ Et toujours à Saint-Véran :

[Les sorciers se réunissaient] là-bas, à un coin de forêt qui appartient à Ceillac, là-bas, Pré Patris. Là ils faisaient leur sabbat, là. Alors là, ceux qui voulaient être invisibles pour aller courtiser une jeune fille ou pour être voleur quelque part, ils allaient là, ils faisaient rôtir un chat noir dans une marmite en terre toute neuve et quand le chat était rôti, eh bien ils passaient les dents sur les os, comme ça... Et alors derrière il y avait toute une flambée de sorciers, qui venaient, qui riaient, qui dansaient... Fallait pas qu'il se retourne. S'il se retournait, il était perdu, eh ! Un type de Molines y était allé, il s'était retrouvé au col de Fromage, là, au Sommet Bucher, là – et ça fait loin, de là à là-bas –, sans savoir comment il était venu, parce qu'il s'était retourné. (Saint-Véran, Hautes-Alpes, 1977)²⁶

Appelée ici sabbat, l'Assemblée nocturne est souvent dénommée *synagogue* dans la Vallée d'Aoste, le Valais, le Dauphiné et la Savoie, comme dans le récit suivant :

On abattit, il y a trente ou quarante ans, un gros chêne au hameau du Biolley, dans le tronc duquel une cicatrice rougeâtre d'environ 30 centimètres apparaissait. On disait que c'était le lieu de rendez-vous de la synagogue (*sand' goga*), qu'elle festoyait sous ce chêne et qu'elle tirait du vin à son tronc, d'où la cicatrice. Au matin on trouvait l'herbe environnante tout écrasée. (Vaulx, Haute-Savoie, 1964)²⁷

Cette *synagogue*, qui nous ramène à l'arbre, rappelle également que l'arbre et la forêt sont l'objet de rites très variés et attestés dans de nombreuses cultures. Abandonnant le rituel, le récit suivant relève d'une certaine forme de rationalisation, le prélèvement en vin lésant forcément quelqu'un :

Vers 1880, des bûcherons italiens de la vallée d'Aoste travaillaient à Sixt, au Fond de la Combe, vers la passerelle du Boray. A ce moment-là, les bûcherons buvaient fort peu de vin [...]. Par contre, quand ils descendaient à Sixt le dimanche, ils se rattrapaient et « prenaient la cuite ». L'un de ces bûcherons, se trouvant au café à Sixt, put remarquer dans la cave du café comment les tonneaux étaient orientés. Quand il fut de retour à la Combe, il plaça un robinet à un morceau de bois qu'il orienta de la même façon que le tonneau qu'il avait vu, puis il tourna la clé et le vin se mit à couler. Pendant une semaine, les bûcherons purent boire du vin à leurs repas. A mesure que le vin coulait, le tonneau du cafetier se vidait. Mais comme les bûcherons étaient d'honnêtes gens, ils payèrent au cafetier ce qu'ils avaient bu. (Sixt-Fer-à-Cheval, Haute-Savoie, 1964)²⁸

LES REVENANTS

Tout comme les sorciers, les revenants sont une catégorie d'êtres redoutés. Mais contrairement aux sorciers et aux fées qui entretiennent des relations directes avec l'arbre, la présence de revenants dans les forêts alpines relève plus de circonstances que d'un lien fondamental.

Les deux raisons avancées pour rendre compte du retour des morts sont la promesse non tenue et la faute non expiée. Parmi les récits de morts en pénitence, en voici un où le lieu d'errance du revenant, le bois, correspond au lieu où le défunt a commis sa profanation, soit le non-respect du jour chômé :

Un bûcheron de Mégevette, nommé Antoine C. (on le surnommait Toine Cueudri), était allé dans la forêt de la Diomaz avec son valet, son âne et son chien, le deuxième dimanche d'août, pour couper du bois. Lorsqu'ils entendirent, à l'heure de la messe, sonner la Consécration à l'église de Bellevaux qui se trouve en contrebas, le domestique dit à son patron : « Il faut s'arrêter cinq minutes, il y a la Consécration qui sonne à Bellevaux. – Je m'en fiche », répondit ce dernier, et il continua son travail en rigolant. À ce moment, tout d'un coup, le sapin tomba, tuant l'homme, l'âne et le chien. Seul le domestique fut épargné. Depuis ce temps, tous les deuxièmes dimanches d'août, on entend à cet endroit des

coups de hache, le sapin qui tombe, l'âne qui braie et le chien qui aboie. (Mégevette, Haute-Savoie, 1965)²⁹

GARGANTUA

Ce géant est souvent présenté comme à l'origine de lieux naturels remarquables (tels les rochers, rivières, vallons, etc.). Les relations que Gargantua entretient avec la forêt sont en rapport avec sa puissance qui en fait un bûcheron à la force extraordinaire :

Quand Gargantua ramassait du bois, il coupait le plus gros chêne de la forêt pour attacher son fagot. (Saint-Quentin-Fallavier, Isère, 1960)³⁰

Dans le document suivant, le thème du bûcheron prodigieux est cette fois relié à la toponymie, empruntant un motif scatologique pour expliquer la forme particulière du rocher :

La Merde de Gargantua est un rocher situé sur la commune de Saint-Bon, au sommet de la forêt du Praz. Près de ce rocher vivait une vieille femme. Gargantua s'est amené, a demandé du travail. (Elle lui a dit) : « J'ai plus de bois, il faut aller me chercher du bois. » Il est *venu en bas* (descendu) du sommet de la forêt du Praz et là, il arrachait les arbres comme on arrache des carottes. Il en a fait un gros fagot et, pour attacher la fascine, il a tordu une *plante* (un sapin). Et il s'amène là-haut avec une charge folle, et il met ça devant la maison. « Maintenant, j'ai faim ! » Alors elle lui a donné, donné, donné... Il n'en finissait pas d'avoir faim. Elle a écorché une vache. Il a mangé tout ce qu'elle avait, et il avait encore faim. « Je n'ai plus rien ! » De colère, comme il avait bien mangé, il est allé chier devant la maison et il a fait cette merde. C'est un rocher qui a bien le pointu d'une merde normale, comme il faut. C'est sur le chemin qu'on empruntait pour aller au pèlerinage du 15 août à Notre-Dame de la Vie à Saint-Martin-de-Belleville. (Bozel, Savoie, 1968)³¹

Enfin, dans ce dernier récit, le motif de l'arrachage de l'arbre n'est plus présenté comme le fruit du travail forestier, mais comme une action de circonstance que réalise Gargantua en empruntant ainsi au bâton et à la légende de saint Christophe :

Ce Gargantua était si fort qu'il se tenait près d'une grande rivière et qu'il transportait les gens d'une rive à l'autre. Un jour, il arrive un enfant au bord de la rivière, qui lui demande s'il pouvait la lui faire passer. Il répond : « Bien sûr, je te passe. » Quand il l'eut sur les épaules, il le sentit tellement lourd qu'il s'arracha un arbre pour en faire un bâton. Ayant passé la rivière, il pose l'enfant et lui dit : « Tu es bien petit, mais bien pesant – Oui, je pèse, dit l'enfant, parce que je porte le monde entier ! » C'était le bon Dieu. (Saint-Véran, Hautes-Alpes, 1951)³²

La forêt est un espace où évoluent des êtres fantastiques très divers, mais que nous pouvons rassembler en deux catégories.

Qu'ils soient apparentés aux fées et nous pourrions associer ces êtres aux rites de chasses de longtemps observés chez les populations de chasseurs sibériens ; que ces êtres relèvent de l'Assemblée nocturne et nous pourrions alors les rattacher à des rites de fertilité pré-chrétiens³³. Dans ces deux cas, le bûcheron apparaît comme l'héritier des pouvoirs attribués à ces êtres de croyance.

À l'opposé, dans les domaines du récit facétieux ou du récit d'expérience, c'est plutôt le bûcheron qui intervient comme ouvrier prodigieux ou comme un contrevenant rusé qui cherche à échapper au garde, usant de stratagèmes variés et reprenant même un motif de duperie bien attaché à la tradition orale.

NOTES

¹ Pour le répertoire des motifs, cf. Thompson S., 1966 (2nde éd.), *Motif-Index of Folk-Literature*, Bloomington, Indiana University Press. Et pour la classification internationale des contes et sa troisième révision, cf. Uther H.-J., 2004, *The Types of International Folktales*, 1-3, FFC n° 284-286, Helsinki.

² Joisten C., 1971, *Contes populaires du Dauphiné*, t. 2, Documents d'ethnologie régionale, n° 2, Grenoble, Musée dauphinois, p. 80. Charles Joisten, qui fut conservateur au Musée dauphinois de 1968 à 1981 (date de sa mort), a réalisé pendant trente ans la collecte méthodique des contes et des récits légendaires dans les cinq départements du Dauphiné et de la Savoie. Ces collectes, commencées dès 1951 et poursuivies pendant une quinzaine d'années d'une manière intensive, puis épisodiquement à partir de sa nomination au Musée dauphinois, se sont révélées d'une très grande richesse. L'ensemble des documents recueillis, de par leur quantité et leur provenance très variée, font que cette collecte apparaît comme la plus riche pour les Alpes françaises.

³ Christillin J.-J., 1970, *Légendes et récits recueillis sur les bords du Lys*, Aoste, Musumeci, p. 29.

⁴ Abry N., 2000, « De la ruse à la ruse... les bûcherons bergamasques et leurs représentations dans les Alpes du Nord (Savoie, Dauphiné, Vaud et Valais) », *Le Monde alpin et rhodanien*, n° 1-3, p. 130-131.

⁵ À ce propos, je ne peux manquer de signaler l'article d'Alexis Bétemps : « La forêt et l'arbre en Vallée d'Aoste entre réalité et magie ou ici, le petit poucet ne s'est pas perdu » (1996, *Nouvelles du Centre d'Études Francoprovençales*, n° 33, Saint-Nicolas, p. 69-80).

⁶ Verdier Y., 1995, « Mythologie de la forêt », *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, NRF, Paris, Gallimard, p. 229, résumant Sébillot P., 1895, *Légendes et curiosités des métiers*, Paris, Flammarion, p. 2-3.

⁷ Petzoldt L., 1990, *Kleines Lexikon der Dämonen und Elementargeister*, Munich, Verlag C. H. Beck, p. 191 (traduction personnelle).

⁸ Hamayon R., 1990, *La chasse à l'âme. Esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien*, Paris, Société d'ethnologie, p. 378 ; p. 770 : « Les références à ce propos sont innombrables. »

⁹ Guntern J., 1979, *Volkserzählungen aus dem Oberwallis*, Bâle, Verlag G. Krebs AG, p. 746-747, citant Blötzer H., 1964, *Lötschen und sein Prior*, Berne, p. 127.

¹⁰ Gyr W., 1994, *Le Val d'Anniviers. Vie traditionnelle et culture matérielle basées sur le patois de Saint-Luc*, coll. Romanica Helvetica, vol. 112, Bâle et Tübingen, Francke Verlag, p. 379.

¹¹ Joisten A. et Abry C., 1995, *Etres fantastiques des Alpes. Extraits de la collecte Charles Joisten (1936-1981)*, Paris, Entente, p. 27 ; les références placées entre parenthèses correspondent à la commune, au département et à l'année d'enquête.

¹² Rey A. (dir.), 1992, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.

¹³ Büchli A., 1989 (1^{ère} éd. 1958), *Mythologische Landeskunde von Graubünden*, Disentis, Desertina Verlag, vol. I, p. 421-422.

¹⁴ Zinsli P., 1976 (4^{ème} éd., 1^{ère} éd. 1968), *Walser Volkstum*, Verlag Huber, Frauenfeld-Stuttgart, note 267 de la partie II, p. 458 (appel de note p. 117).

¹⁵ Cf. les nombreuses attestations de la collecte C. Joisten.

¹⁶ Joisten A. et Abry C., *op. cit.*, p. 35-36.

¹⁷ *Ibid.*, p. 41.

¹⁸ F405.7. Spirit leaves when report is made of the death of one of his kind.

¹⁹ Abry C. et Joisten A., 1997, « Du *drac* aux *sauvages* en passant par les Italiens et les Vaudois : un voyage à l'altitude du paysage mental des villages d'altitude », Duclos J.-C. (dir.), *Villages d'altitude*, actes du séminaire des 7 et 8 décembre 1995 à Arvieux (Hautes-Alpes), Cahors, Imprimerie France-Quercy, p. 75.

²⁰ Joisten A. et Abry C., 1995, *op. cit.*, p. 46.

²¹ *Ibid.*, p. 45-46.

²² Jaccod C., 1997, « Gli esseri fantastici nella tradizione popolare valdostana », *Studi di museologia agraria*, n° 28, p. 47-73. Pour un récit où l'homme sauvage est associé à la nigritelle, cf. Corona G., 1882, *Aria di monti in Valtournanche*, Milano.

²³ Abry C., 1992, « Les récits d'origine et l'Homme sauvage : spéculation mythique et spéculation économique autour d'un résidu laitier », *L'Homme et les Alpes*, Grenoble, Glénat, p. 383.

²⁴ Goncerut C., Grand P. et Lovis G., 1987, *Contes et Récits du Jura*, Sierre, Monographic, p. 76.

²⁵ Joisten C., 1978, *Récits et contes populaires du Dauphiné*, Paris, Gallimard, p. 91.

²⁶ Joisten A. et Abry C., 1995, *op. cit.*, p. 133.

²⁷ *Ibid.*, p. 158.

²⁸ *Ibid.*, p. 135-136.

²⁹ *Ibid.*, p. 198-199.

³⁰ *Ibid.*, p. 279.

³¹ *Ibid.*, p. 278-279.

³² *Ibid.*, p. 279.

³³ Citons, parmi les nombreux ouvrages de Carlo Ginzburg, *Le sabbat des sorcières* (1992, NRF, Paris, Gallimard).